

# Vie maximale, vie minimale chez Jean-Jacques Rousseau

MICHEL DELON  
Université Paris IV

On a souvent insisté chez Rousseau sur l'expression du sentiment de l'existence qui renvoie tantôt à l'expérience primitive des sens, tantôt au jaillissement de la conscience<sup>1</sup>. Cette expérience commune se transforme en une ascèse personnelle lorsque Rousseau tente d'isoler dans sa pureté un tel sentiment de l'existence et rompt les liens qui le rattachent au monde extérieur. L'effort qui tend au pur sentiment de l'existence n'a de sens que comme passage à la limite. Il ne doit pas faire oublier le goût de Rousseau pour la vie, définie comme plénitude, comme densité de sensations et de sentiments. Le dépouillement que décrivent certaines *Rêveries* suppose antérieurement un approfondissement de soi dans le rapport à autrui, aux êtres, aux choses qui entourent le sujet. Il n'est que l'étiage d'une valorisation de la vie. Une lettre de *La Nouvelle Héloïse* fournit une opposition sémantique qui peut servir de fil conducteur à travers l'œuvre entière de Rousseau. Au cœur même du roman, dans le début de la quatrième partie, Julie se plaint à sa cousine de l'isolement qui lui donne la sensation d'une étreinte mortelle, d'une angoisse croissante: Saint-Preux a disparu, Claire s'éloigne, la vie devient une suite de deuils, de pertes successives qui amoindrit l'être moral:

A mesure qu'on avance en âge tous les sentiments se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de vivre avant de cesser d'exister<sup>2</sup>.

1. Pierre Burgelin, *La Philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, PUF, 1952; Georges Poulet, *Études sur le temps humain I*, Paris, Plon, 1952, p. 201-235, et *La Pensée indéterminée, I De la Renaissance au Romantisme*, Paris, PUF, 1985, p. 168-205; Robert Mauzi, *L'idée de bonheur au XVIIIe siècle*, Paris, Colin, 1960, p. 294-300; Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau: la quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, 1962; John Spink, «Les avatars du sentiment de l'existence de Locke à Rousseau», *Dix-huitième siècle*, X, 1978.

2. Julie ou *La Nouvelle Héloïse*, IV, i, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 399.

La dernière phrase établit une équivalence entre *sentir* et *vivre*, opposés à *exister*. *Vivre* suppose un réseau de relations affectives, un mouvement moral, alors que la simple existence se réduit à la survie égoïste de l'être isolé.

L'appel de Julie prend sens par rapport à d'autres passages du roman. L'euphorie amoureuse refuse tout amoindrissement; l'apaisement de la passion semble une chute d'intensité insupportable: «Eh! ne vaudrait-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir, et pourrais-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une âme humaine?»<sup>3</sup> Le temps des épreuves force les amants à répondre à la question. La grande lettre de Saint-Preux sur le suicide et la profession de foi finale de l'héroïne constituent à leur façon des réponses différentes mais sans doute pas contradictoires. La tentation suicidaire de Saint-Preux cherche une justification dans le contraste entre la vraie vie, faite de plénitude et de bonheur, et une existence souffrante et vide. L'homme est parfois acculé au dilemme du repli sur soi ou de l'expansion ruineuse: se replier sur soi, comme le prônent certains sages, c'est «s'efforcer d'être mort durant sa vie»; s'étendre, s'éparpiller dans la superficialité sociale, c'est «anéantir pour ainsi dire son existence»<sup>4</sup>. Le passage fonctionne moins sur le couple vivre/exister que sur l'opposition entre vie réelle et vie illusoire, que l'illusion soit centrifuge ou centripète.

On pourrait considérer qu'elle ne participe que de l'argumentation de Saint-Preux, balayée par la réplique de milord Bomston, si Mme de Wolmar ne la retrouvait pas sur son lit de mort. De façon surprenante, dans la sixième partie du roman, Julie atteint une forme de sérénité qu'elle voudrait faire partager à ses proches, dans le sentiment d'avoir touché une plénitude qui ne peut plus désormais que décroître. Elle va chercher désormais la vie maximale dans l'imaginaire ou dans une réalité autre, non tangible, de type religieux. Pour exorciser le risque de l'épuisement, pour échapper au choix de la durée ou de l'intensité, c'est-à-dire de la fidélité matrimoniale ou du plaisir amoureux, Julie exalte le pays des chimères au détriment de la vie quotidienne, l'objet désiré au détriment de l'objet possédé. L'opposition entre la vie réelle et la vie illusoire se renverse, et c'est au nom de la plénitude vécue, de la vie maximale qu'elle s'oriente vers une exacerbation, une exaspération de la tension psychologique, puis vers une mystique. Celui qui vit intensément serait celui qui est emporté par un désir que rien ne peut satisfaire. La sensation du manque permet d'approfondir et de perpétuer le miracle de la première découverte, de prolonger cette sensation et cette conscience naissantes. L'insatisfaction transforme l'évidence première d'être au monde, de se voir dans le monde en une force morale. «Vivre sans peine n'est pas un état d'homme, vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourrait tout sans être Dieu, serait une misérable créature; il serait privé du plaisir de désirer; toute autre privation serait plus supportable»<sup>5</sup>. *Vivre sans peine*, c'est vivre facilement ou bien, dans un sens plus fort, vivre sans souffrance.

3. De Julie à Saint-Preux, II, xi, *ibid.*, t. II, p. 226.

4. De Saint-Preux à milord Edouard, III, xxi, *ibid.*, t. II, p. 380.

5. De Mme de Wolmar à Saint-Preux, VI, viii, *ibid.*, t. II, p. 693-694.

La perspective n'a rien de sadique, mais quelque chose de sadien. Le conflit n'est pas lutte, mais bien tension, intensité de la sensation et du sentiment.

Cette lettre VIII de la sixième partie fait l'objet de plusieurs notes étonnantes du narrateur. L'une est politique, qui glisse du moral au politique. L'autre est stylistique qui accompagne une réflexion sur «l'Être existant par lui-même» d'une invraisemblable remarque sur les fautes de langue de Julie. Dans la note politique, l'état de citoyen est présenté comme plus heureux, mieux satisfaisant que celui du despote voué à l'ennui. La note stylistique, quant à elle, concerne la phrase: «tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas», et remarque: «Il fallait *que hors*, et sûrement Mme de Wolmar ne l'ignorait pas. Mais [...] il paraît qu'elle avait l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux règles mêmes qu'elle savait. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien». Julie fait ainsi entendre le *corps* de Dieu, tandis que s'impose la question du style, de la différence personnelle et de l'originalité, comme une dimension du sentiment et de la conscience de l'existence tels qu'ils sont reflétés, ou mieux, déterminés par l'effort d'écriture.

Nous sommes dans la lettre VIII de la dernière partie. Quelques pages plus loin, l'éloge du monde des chimères et la défense d'une mystique qui n'éloigne pas des plaisirs de la vie, trouvent leur conclusion dans l'accident du lac. Le paradoxe établit désormais une équivalence entre plénitude de la vie et disparition physique. Julie évoque une éventuelle survie terrestre comme un affadissement, un étiolement moral. «Tout se serait détaché de moi peu à peu, et rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurais faites». Elle aurait alors subi cette mort progressive dont elle pressentait le risque dès la première lettre de la quatrième partie:

Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien: j'aurais eu l'ennui de la vie et la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instants sont encore agréables, et j'ai de la vigueur pour mourir, si même on peut appeler mourir, que laisser vivant ce qu'on aime»<sup>6</sup>.

L'argument n'est pas de seule circonstance. La *consolation* de Julie correspond à d'autres textes de la maturité. *Emile* donne pour tâche au pédagogue d'apprendre à son disciple à vivre pleinement: «Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence». Le passage d'*Emile* est d'inspiration plus sensualiste, celui de *La Nouvelle Héloïse* plus sentimentale, mais dans une version masculine et dans une version féminine, la même équivalence est établie entre *vivre* et *sentir*, par opposition à une simple durée:

L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté de plus d'années; mais celui qui a le plus senti la vie. tel s'est fait enterrer à cent ans qui mourut dès sa jeunesse. Il eut gagné de mourir jeune; au moins aurait-il vécu jusqu'à ce temps-là ?.

6. De M. de Wolmar à Saint-Preux, VI, xi, *ibid.*, t. II, p. 726.

7. *Emile*, livre I, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 253.

Une telle problématique touchait Rousseau de trop près pour qu'elle ne reparût pas dans les textes autobiographiques. Jean-Jacques vieillissant juge son passé à l'aune de l'idéal de plénitude. Dans ses phases dépressives, il estime *n'avoir pas vécu*: la formule même se trouve dans le neuvième livre des *Confessions* et dans la deuxième promenade. L'interrogation est amère dans *Les Confessions*: «Comment se pouvait-il qu'avec une âme naturellement expansive, pour qui vivre c'était aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentais si bien fait pour l'être?» Réduit à lui-même, il ne peut connaître la vraie vie: «Dévoré du besoin d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu»<sup>8</sup>.

Le douloureux constat débouche sur le désir de vivre par procuration dans des êtres romanesques. On comprend que Julie, née de cette frustration, exprime son aspiration à une vie pleine et aimante. Le romancier retrouve plus tard la même impression angoissante d'un vide moral:

Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant, qu'ai-je fait ici-bas? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu<sup>9</sup>.

L'image de la glaciation se trouvait déjà sous la plume de Julie, juste après l'évocation du couple vivre/exister: «quand le froid commence aux extrémités, [le cœur sensible] rassemble autour de soi toute sa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste»<sup>10</sup>.

Des regains d'optimisme autorisent parfois Rousseau à porter sur son passé une appréciation différente. la vie auprès de Mme de Warens constitue un souvenir qui illumine les textes autobiographiques. L'évocation des Charmettes, au début du livre VI des *Confessions*, s'ouvre par un action de grâce: «Ici commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu»<sup>11</sup>. La troisième lettre à Malesherbes et la dixième promenade expriment un regret qui se transforme en reconnaissance:

Ah! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien! Quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble! Nous en avons passés de tels, mais qu'ils ont été courts et rapides, et quel destin les a suivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement sans mélange et sans obstacle et où je puis véritablement dire avoir vécu<sup>12</sup>.

8. *Les Confessions*, IX, *Œuvres complètes*, t. I, p. 426.

9. *Les Rêveries du promeneur solitaire*, II, t. I, p. 1004. Les «êtres formés selon mon cœur» reprennent le monde idéal du livre IX des *Confessions*, «peuplé d'êtres selon mon cœur» (t. I, p. 427).

10. *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, IV, i, t. II, p. 399.

11. *Les Confessions*, VI, t. I, p. 225.

12. *Les Rêveries du promeneur solitaire*, X, t. I, p. 1098-1099.

La crainte qui se fait jour est alors moins de la solitude que de l'aliénation, de la désappropriation de soi. Une chronologie affective insiste sur la relativité de la durée: «dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siècle de vie», équivalence expansive qui, inversement, réduit le temps de vie à ces quelques années. Une comparaison développe l'idée déjà présente dans *Emile* («Tel s'est fait enterrer à cent ans...»): «Je puis dire à peu près comme ce Préfet du prétoire qui disgracié sous Vespasien s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne; j'ai passé soixante et dix ans sur la terre, et j'en ai vécu sept»<sup>13</sup>. Le désir dans *Emile* était celui d'une vie active, il devient dans *Les Rêveries* celui d'une vie authentique. Il était refus de l'oisiveté aristocratique, il devient refus de l'agitation stérile, de l'affairisme factice. Mais l'opposition reste la même entre la plénitude d'une vie réelle et cette vie morte que Julie nomme la simple existence. La cinquième rêverie s'interroge sur la possibilité même d'une plénitude, alors que la jouissance semble incompatible avec la durée. Peut-on appeler plaisir un plaisir qui passe? Le sentiment de l'existence par lequel on jouit de soi et de soi seul, magnifié par un style, apparaît comme une réponse à ces questions. «Hors l'Être existant par lui-même», disait Julie. Désormais c'est Rousseau qui parle et qui se pense, sur l'île de Saint-Pierre, se suffisant à lui-même «comme Dieu»<sup>14</sup>. Du même mouvement, le narrateur qui rédige la note de bas de page et l'héroïne de *La Nouvelle Héloïse* se réconcilient en une même personne, acteur et spectateur, écrivain autobiographe. Le passé qui s'éternisait en un présent durable est fixé par l'écriture substituant aux âmes aimantes nécessaires à Julie le public anonyme des lecteurs futurs des *Rêveries*.

De l'activisme du traité pédagogique à ce qu'on peut appeler avec Pierre Burgelin une métaphysique de la paresse et qui s'épanouit dans les ultimes promenades, du besoin d'amour à un besoin d'identité, un thème demeure qui distingue la durée de sa vie de sa valeur. A la fois récurrent et susceptible de fonctions diverses, il forme ce que Jean Deprun propose de nommer une cellule idéale qui peut être étudiée, selon sa méthode<sup>15</sup>, en amont puis en aval de sa formulation rousseauiste. En amont, les œuvres de Sénèque, de Montaigne et de La Fontaine, toutes les trois lues, relues et méditées par Rousseau, fourniraient les formes antérieures de l'opposition, tandis que les textes du tournant des Lumières montreraient le succès des expressions rousseauistes dans les consciences et les sensibilités<sup>16</sup>. Rousseau lui-

13. *Ibid.*, p. 1099. La troisième lettre à Malesherbes précise: «Spartien dit que Similis courtisan de Trajan ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la Cour et ses emplois pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe: J'ai demeuré soixante et seize ans sur la terre, et j'en ai vécu sept». Rousseau ajoute: «Je n'ai commencé à vivre que le 9 avril 1756» (t. I, p. 1138). Marcel Raymond dans l'annotation du volume de la Pléiade rectifie la source de Rousseau qui est en fait l'*Histoire des empereurs romains* de Crevier.

14. *Les Rêveries du promeneur solitaire*, V, t. I, p. 1047.

15. Voir Jean Deprun, *De Descartes au romantisme. Etudes historiques et thématiques*, Paris, Vrin, 1987 et, à sa suite, Jean Salem, *Cinq variations sur la sagesse, le plaisir et la mort*, La Versanne, encre marine, 1999.

16. Je présente cette double perspective dans «Cesser de vivre avant de cesser d'exister: l'opposition entre vivre et exister chez Rousseau et ses successeurs», *Etudes Jean-Jacques Rousseau*, 2, 1988, et la tentation de l'intensité dans «Celui qui a vécu le plus. L'idéal de vie inscrit dans le récit romanesque de *L'Emigré* (1797) à Jean Sbogar (1818), *Romantisme*, 51, 1986.

même peut être analysé en termes de bipolarité, scindé en Rousseau le romain et Jean-Jacques le romantique, homme des Lumières et champion des Anti-Lumières<sup>17</sup>, mais il paraît plus intéressant de suivre les échanges entre postulations antagonistes et de constater, au terme de ces glissements, la continuité inattendue d'un idéal de vie maximale à un chant de vie minimale qui est sans doute, finalement, l'apologie d'une plénitude par le vide.

17. Voir Albert Schinz, *La Pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, 1929. *Le Problème Jean-Jacques Rousseau* d'Ernst Cassirer disqualifie ce type d'analyse, comme le souligne Jean Starobinski dans sa présentation de la traduction de l'essai de Cassirer (Paris, Hachette, 1987).